

# EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.493. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mercredi  
**12**  
SEPTEMBRE  
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00  
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées  
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B<sup>d</sup> des Italiens. - Tél. : Cent. 90-88  
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

## LA GUERRE CIVILE EN RUSSIE : KORNILOF CONTRE KERENSKY



### LE BATAILLON FÉMININ DE LA MORT MANIFESTE POUR KERENSKY DONT UN SOLDAT PORTE L'IMAGE

Le général Kornilov ayant été relevé de son commandement par Kerensky, une partie des troupes russes marche contre Petrograd. La « division sauvage » est arrivée à près de 50 kilomètres de la capitale. Les autres régiments resteront-ils fidèles à Kerensky ?

Il y a quelque temps encore, la popularité du président du Conseil était grande parmi les soldats. Voici le drapeau du bataillon de la mort qui jusqu'ici soutint le tribun et que commande M<sup>me</sup> Botchkareva, qu'on voit ici manifestant pour Kerensky.



# LES ÉVÉNEMENTS DE RUSSIE

## C'EST LA GUERRE CIVILE !

### KORNILOF MARCHE SUR PETROGRAD

Une de ses divisions n'est plus qu'à 50 kilomètres de la capitale

C'est la journée du 9 septembre qui aura marqué le début de la nouvelle crise russe. Les informations, qui n'arrivent plus de Russie qu'avec des retards et des obscurités considérables (ce qui est le signe d'événements graves), laissent entrevoir que M. Kerensky, ayant voulu se placer dans une position intermédiaire entre le Soviet et les Cadets, s'est trouvé pris entre deux feux.

M. Kerensky avait résolu, dimanche, de rétablir le pouvoir disciplinaire des officiers. En même temps, il limitait les pouvoirs des comités de soldats qui se sont formés dans les régiments, mais il n'osait pas aller jusqu'à la suppression de ces comités. Pour avoir voulu contenter tout le monde, les extrémistes et les chefs militaires, M. Kerensky n'a donné satisfaction à personne. Ses adversaires modérés et cadets ont jugé que les ordres qu'il avait donnés pour le rétablissement de la discipline étaient incomplets et tardifs. Ils lui reprochaient en outre de ne les avoir édictés que sous le coup des événements de Riga.

Ainsi, autant qu'on en peut juger, les cadets avaient pris parti irréductiblement contre Kerensky, et ils avaient décidé, quoi qu'il fit, de le renverser. Le général Kornilof aura été l'exécuteur de leur dessein.

Tel qu'on le connaît, le général Kornilof n'était pas homme à s'engager dans une pareille entreprise sans avoir avec lui un appui sérieux. Des régiments qui lui sont fidèles marchent sur Petrograd. Il a fait arrêter le commissaire du gouvernement qui venait lui annoncer sa destitution. Il paraît décidé à jouer la partie jusqu'au bout.

Il est difficile d'en prévoir l'issue ; mais, sans doute, des incidents dramatiques vont se dérouler. Pour nous, alliés de la Russie, nous souhaitons que la révolution russe n'ajoute pas la guerre civile à l'invasion allemande, et nos vœux, dans cette nouvelle tourmente, iront aux plus patriotes et aux plus capables de sauver leur pays. — J. B.

PETROGRAD, 10 septembre. — Le généralissime Kornilof a refusé de se soumettre à l'ordre du gouvernement lui prescrivant d'abandonner le commandement des troupes et de quitter l'armée.

Il a ordonné de son côté d'arrêter M. Philonenko, commissaire du gouvernement provisoire au quartier général.

PETROGRAD, 10 septembre. — La division dite « sauvage », que commandait le général Kornilof comme général de division avant d'occuper le poste de gouverneur de Petrograd, a quitté Pskov et s'est mise en marche dans la direction de la capitale ; elle est arrivée à la gare de Vyritza, à 54 verstes de Petrograd, sur la ligne de Petrograd à Rybinsk, où toute la circulation des trains est suspendue.

Les rails ont été enlevés sur la voie ferrée entre Louga et Petrograd ; les premiers éléments des troupes de Kornilof seraient déjà arrivés à Louga, à une centaine de verstes de la capitale.

Le gouvernement a proposé à l'ancien généralissime Alexeïeff de reprendre le commandement des armées. Le général Alexeïeff était en mission. On l'a rappelé d'urgence. Mais les journaux croient qu'il n'acceptera pas.

#### Les ministres remettent leur démission à Kerensky

PETROGRAD, 10 septembre (11 h. 25). — A la suite de la sommation du généralissime Kornilof, tous les membres du cabinet ont remis leur démission, voulant donner à M. Kerensky pleine liberté d'action.

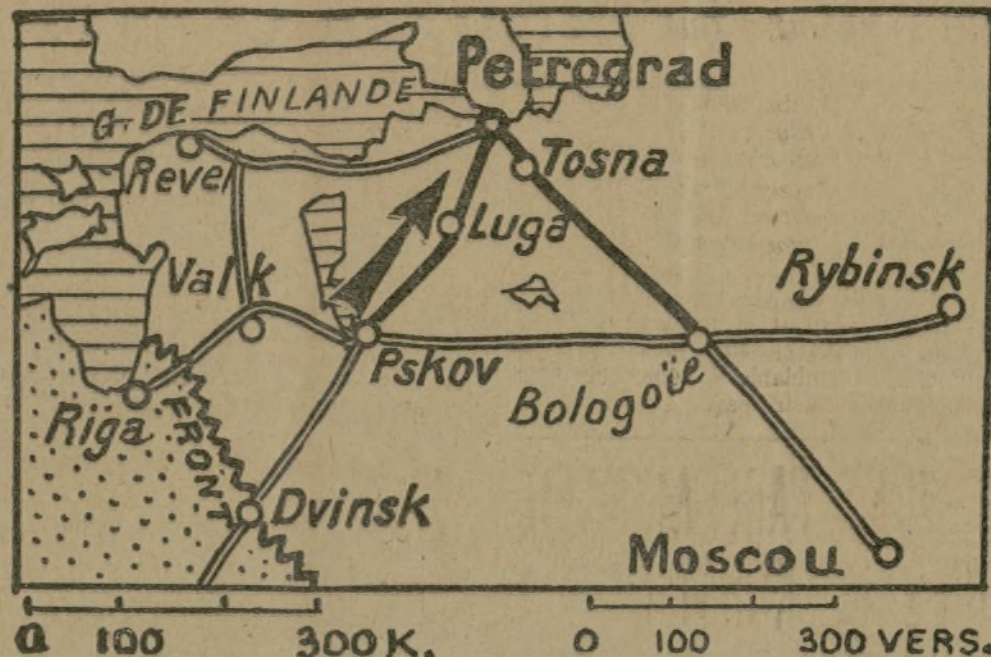
Tous les ministres restent provisoirement au pouvoir. Ce matin la ville est calme.

#### Les cosaques interviennent

PETROGRAD, 10 septembre. — M. Kerensky a reçu une délégation des troupes cosaques qui lui a déclaré qu'elle considérait comme un devoir patriotique d'empêcher une guerre civile et de prêter son concours à un règlement du conflit qui a surgi entre le général Kornilof et le gouvernement provisoire.

Dans ce but, après accord avec M. Kerensky, la délégation se rend aujourd'hui au quartier général.

On conserve peu d'espoir que le conflit puisse recevoir une solution pacifique. Les ministres eux-mêmes ne dissimulent pas que la situation est extrêmement critique et



CARTE MONTRANT L'AVANCE DES TROUPES DE KORNILOF VERS PETROGRAD



GÉNÉRAL ALEXEÏEFF

ne croient pas que l'on puisse éviter des collisions.

Dans la soirée, le calme régnait dans la ville et la circulation était normale.

#### Le prince Lvov arrêté

PETROGRAD, 10 septembre, 12 heures. — Le député à la Douma Lvov, qui est l'ancien procureur auprès du Saint-Synode et qui avait remis à M. Kerensky la sommation du général Kornilof, a été arrêté par le gouvernement provisoire, ainsi que près de quatre-vingts personnes.

M. Kerensky poursuit ses efforts pour réorganiser le cabinet. Plusieurs combinaisons sont discutées, entre autres celle d'un remaniement partiel du ministère avec la création d'un conseil national spécial, rappelant en quelque sorte le Directoire.

#### La flotte de la Baltique pour Kerensky

PETROGRAD, 11 septembre. — A l'occasion de la révocation du généralissime Kornilof, le commandant de la flotte de la Baltique, amiral Razvezec, invite par un ordre du jour la flotte à veiller contre l'ennemi, à éviter la désunion, et à se soumettre aux ordres du gouvernement provisoire.

#### Le grand-duc Nicolas aurait disparu

Le Politiken, de Copenhague, enregistre un bruit persistant qui court aujourd'hui à Petrograd, d'après lequel le grand-duc Nicolaïevitch aurait disparu de sa propriété du Caucase.

#### L'attitude du Soviet

PETROGRAD, 10 septembre. — Le Comité exécutif central des délégués ouvriers et soldats et le Comité exécutif des délégués paysans publient la proclamation suivante qu'ils adressent aux comités de l'armée de terre et de l'armée navale :

« Le général Kornilof, s'étant mis à la tête d'une conspiration ayant pour but la contre-révolution militaire, a fait avancer ses troupes sur Petrograd. Il a fait croire à ses sol-

dats qu'ils devaient marcher sur la capitale afin d'y réprimer une conspiration des maximalistes qui, en réalité, n'existait pas. Mais il est évident, et ses subordonnés eux-mêmes l'ont compris, que le généralissime voulait instaurer un nouveau gouvernement provisoire et en prendre la direction.

« C'est pourquoi le gouvernement provisoire actuel a déchargé le général Kornilof de son commandement, et les Comités des délégués, ouvriers et soldats, l'ont déclaré traître et ennemi de la Patrie.

« Les Comités de l'armée sont décidés à défendre le gouvernement provisoire et à déjouer les desseins criminels de Kornilof, ainsi qu'à prendre toutes les mesures nécessaires pour prévenir la conspiration ourdie par lui, cette conspiration devant avoir des effets désastreux pour la stabilité du front. Nous vous sommons de ne pas exécuter les ordres de Kornilof ni des traîtres dont il est entouré.

« Exécutez rapidement et ponctuellement tous les ordres du Comité Central et toutes les prescriptions du gouvernement provisoire et de tous les hommes qui lui sont restés fidèles dans le commandement de l'armée. Expliquez à tous les soldats et spécialement à ceux qui sont parmi les détachements actuellement engagés, quels étaient les buts du complot de Kornilof. Prenez toutes les mesures et les précautions nécessaires pour assurer la liaison avec nous en instituant un contrôle sévère sur tous les appareils de transmission télégraphiques.

« Expliquez-leur dans quelle mesure vous pouvez assurer au gouvernement provisoire l'appui de la force armée. Faites de votre mieux pour rallier autour de nous non seulement la masse des soldats mais aussi les meilleurs éléments parmi leurs chefs. »

#### Un directoire de cinq membres

PETROGRAD, 10 septembre. — La nouvelle de l'ultimatum du général Kornilof transpara hier soir seulement assez tardivement. Elle produisit dans les milieux politiques une sensation énorme qui, dans la matinée, gagna toute la population par la publication des éditions spéciales des journaux. Ceux-ci, ne paraissant pas habituellement le lundi, composèrent hâtivement, avec un personnel de fortune, leurs numéros sur une feuille plus ou moins complète enregistrant, au milieu de tous les détails déjà connus, les bruits les plus contradictoires dont il est difficile encore de tirer une impression exacte.

Le conseil des ministres a siégé hier soir et une grande partie de la nuit. Les journaux croient que le Directoire projeté serait composé de MM. Kerensky, Nekrassov, Savinkov, Skobelev, Terestchenko ; cependant, on indique encore M. Vinkov comme gouverneur de Petrograd, en remplacement du général Vassilkevsky, qui a donné hier sa démission en demandant à quitter la Russie.

#### Le Soviet renonce à Stockholm

COPENHAGUE, 11 septembre. — Un télégramme de Petrograd annonce que le Soviet a décidé de ne pas participer à la conférence de Stockholm.

Cette décision a été prise à la suite de celle de la France, de l'Angleterre et d'autres pays alliés de ne pas envoyer aucun délégué à cette conférence.

## M. PAINLEVÉ RENONCE A FORMER LE MINISTÈRE

C'est aussi l'attitude des socialistes qui a provoqué l'échec de ses démarches

Contrairement à l'attente générale, M. Painlevé n'a pu arriver à constituer son cabinet. Après toute une journée et une soirée de laborieux pourparlers, le ministre de la Guerre devait, à une heure du matin, se rendre à l'Élysée et — comme l'avait fait, dimanche soir, M. Ribot — résigner le mandat qui lui avait été confié.

Cette retraite, provoquée comme celle de M. Ribot par l'attitude des représentants du groupe socialiste donne à la crise actuelle une gravité exceptionnelle. Et on ne peut encore en prévoir les conséquences.

Voici la déclaration faite aux journalistes par M. Painlevé, au moment même où il allait se rendre à l'Élysée :

« J'avais reçu mission du président de la République de former un cabinet d'union nationale qui devait comprendre des éléments appartenant à tous les partis.

« A la suite d'incidents ultimes, l'union que je croyais avoir faite ne s'est pas trouvée réalisée. Dans ces conditions, je me rends auprès du Président de la République pour résigner le mandat qu'il m'avait confié.

La décision de M. Painlevé était provoquée par le refus de MM. Albert Thomas et Alexandre Varenne de faire partie de la combinaison.

#### A neuf heures du soir le ministère était constitué

M. Painlevé avait reçu dans la matinée les délégués du groupe socialiste, qui l'assurèrent de l'adhésion de ce dernier au programme qu'il leur avait exposé ; puis M. René Renoult, président du groupe du parti radical et radical-socialiste ; il avait poursuivi activement ses pourparlers durant tout l'après-midi.

Après avoir conféré avec M. Albert Thomas et plusieurs personnalités politiques, il se rendait à deux reprises au quai d'Orsay et insistait vivement auprès de M. Ribot pour qu'il consentît à accepter dans la nouvelle combinaison le portefeuille des Affaires étrangères.

M. Ribot avait finalement accepté. Dès lors, la combinaison semblait debout. Après une première réunion à laquelle assistaient, avec M. Painlevé, tous ses collaborateurs éventuels — sauf M. Franklin-Bouillon en-

core en Amérique — on pouvait considérer comme définitive la combinaison suivante :

Présidence du Conseil et Guerre : M. Paul Painlevé.  
Ministres d'Etat : MM. Léon Bourgeois, Louis Barthou, Paul Doumer, René Renoult.

Justice : M. Joseph Thierry.  
Affaires étrangères : M. Ribot.  
Marine : M. Chaumet.  
Intérieur : M. Steeg.  
Finances : M. L.-L. Klotz.  
Armement : M. Albert Thomas.  
Ravitaillement : M. Loucheur.  
Instruction publique : M. Varenne.  
Travaux publics et reconstitution nationale : M. Raoul Péret.

Agriculture : M. Jean Dupuy.  
Commerce : M. Clémentel.  
Colonies : M. René Besnard.  
Travail : M. Daniel Vincent.  
Propagande à l'étranger : M. Franklin-Bouillon.

Deux socialistes, MM. Albert Thomas et Varenne entraient ainsi dans le cabinet. Un sous-secrétaire était, d'autre part, réservé à M. Bedouce.

M. Painlevé se rendait dans la soirée à l'Élysée et mettait le président de la République au courant de ses démarches. A onze heures du soir, une nouvelle réunion des futurs ministres avait lieu au ministère de la Guerre.

Une demi-heure plus tard, MM. Albert Thomas et Varenne quittaient la réunion : — Ce n'est rien, dirent-ils en passant aux journalistes qui les interrogeaient. Il y a un petit dissension entre nous, mais nous allons revenir...

On avait à ce moment l'impression que la combinaison échouait, que tout était remis en état.

#### A minuit tout était rompu

A minuit 35, en effet, MM. Albert Thomas et Varenne étaient de retour rue Saint-Dominique. Après un bref entretien avec M. Painlevé et ses collaborateurs, ils en ressortaient pour se retirer définitivement.

— Nous partons, disent-ils simplement.

— Pour quel motif ?

— La composition même du ministère.

Quelques instants après M. Painlevé faisait aux journalistes la déclaration qu'on a lue plus haut.

## L'INDIGNATION EST VIVE EN ARGENTINE

Quant au gouvernement suédois, il déclare qu'il ne sait encore rien

BUENOS-AIRES, 11 septembre. — Le gouvernement est frappé par les révélations de M. Lansing. Le président Irigoyen a eu de longues conversations avec le ministre des Affaires étrangères. Rien n'a transpiré des décisions qu'il en a prises, mais on attend que le gouvernement argentin les fasse connaître d'un moment à l'autre.

Le comte Luxbourg et le ministre de Suède ne cachent pas leur embarras et leur perplexité et se refusent à toute interview.

BUENOS-AIRES, 10 septembre. — Le Comité patriotique a publié un énergique manifeste pour protester contre la témérité de Luxbourg qui incitait à assassiner les Argentins. Le Comité a convoqué un grand meeting pour le 16 septembre.

L'excitation de la presse augmente. Certains journaux qualifient Luxbourg d'assassin et demandent qu'au lieu de lui donner ses passeports on le remette aux tribunaux.

#### Les premières explications du gouvernement suédois

LONDRES, 11 septembre. — Les journaux publient une dépêche de Copenhague donnant le texte de la réponse suédoise comme suit :

« Le ministre des Affaires étrangères suédois n'a reçu aucun rapport au sujet de la transmission des télégrammes mentionnés dans les déclarations du gouvernement des Etats-Unis et, pour cette raison, le gouvernement suédois ne peut pas prendre d'attitude sur les questions qui pourraient être soulevées par ces déclarations. Il est cependant exact de dire qu' aussitôt après le début de la guerre, le ministère des Affaires étrangères suédois a fait savoir qu'il devait transmettre un télégramme allemand concernant la population civile de Kiau-Tchéou.

« Des déclarations conformes furent faites aux représentants de chacun des groupes belligérants sans qu'il fut question que la Suède représentât les intérêts de l'importation quelle puissance, ce qui aurait constitué une tâche dont un des résultats eût été la transmission des lettres et des dépêches.

« Pour ce qui concerne les Etats-Unis, en particulier, le ministre des Etats-Unis à Stockholm a, dans certains cas, demandé et obtenu l'autorisation de transmettre des lettres et des télégrammes venant de la Turquie ou y allant, ceci à un moment où la Turquie n'était pas en état de guerre avec l'Amérique et où la Suède n'avait pas encore accepté la protection des intérêts américains. »

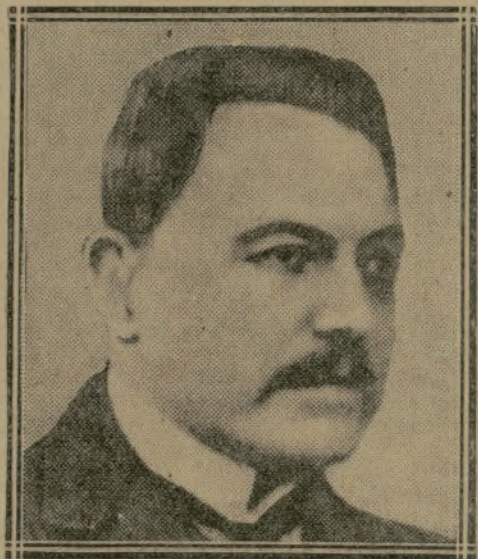
#### Un démenti et un aveu

LONDRES, 11 septembre. — On mande de New-York au Daily Mail, le 10 septembre.

Des démentis ont été reçus aujourd'hui des légations suédoises à Washington et à Buenos-Aires. Mais, en présence des preuves irrécusables fournies par M. Lansing, ces démentis ne produisent pas le moindre effet sur l'opinion américaine, qui est unanime à demander que, pendant la guerre, la Suède fasse le sacrifice ou soit privée de ses privilèges diplomatiques. Quelles que soient les promesses faites et les mesures

prises par la Suède, les Etats-Unis et les Alliés ne peuvent pas permettre aux diplomates suédois de communiquer avec Stockholm par des messages chiffrés.

La gravité de la conduite de la légation suédoise à Buenos-Aires est loin d'être



M. HIPOLITO IRIGOYEN  
président de la République Argentine

atténuée ; elle est au contraire aggravée par la déclaration faite à M. Lansing par M. Akerhielm, chargé d'affaires suédois à Washington, qui a annoncé que le ministre de Suède à Buenos-Aires avait envoyé les télégrammes de Luxbourg au moyen du code allemand et non au moyen du code suédois.

#### Ils continuent à bombarder les hôpitaux

Officiel. — La nuit dernière, des avions allemands ont bombardé la région de Dunkerque. Des bombes sont tombées sur un hôpital et une quinzaine de femmes ont été blessées.

#### Souvent, M. Gerard dut s'armer de patience

LONDRES, 11 septembre. — M. Gerard, dans un chapitre de son livre consacré au traitement des prisonniers de guerre, raconte au prix de quels efforts il a pu obtenir du gouvernement allemand qu'une inspection des camps de prisonniers soit organisée.

Toutes les notes envoyées aux Affaires étrangères restaient sans réponse. A la fin, M. Gerard écrivit une lettre personnelle à M. von Jagow et fit même une démarche auprès du chancelier. Mais tous ces efforts furent vains. C'est alors qu'il déclara à M. de Bethmann-Hollweg :

« Si je ne peux pas obtenir une réponse à mes propositions au sujet des prisonniers, je prendrai une chaise et je m'assiérai devant la porte de votre palais jusqu'à ce que vous ayez bien voulu me donner satisfaction. »

C'est seulement devant cette menace que le chancelier céda.



KERENSKY ACCLAMÉ PAR LES SOLDATS



KORNILOF HARANGUANT SES TROUPES

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE  
Rue de Rivoli, 53, PARIS  
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.  
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.



## JEAN CRISTOPHLE DEVANT SES JUGES

CLERMONT-FERRAND, 11 septembre. — La deuxième audience de l'affaire Cristophle avait attiré une assistance beaucoup plus considérable que la veille.

Dès le début, les brigadiers de police et plusieurs agents déclarent que, dès leur arrivée à la maison de cours Sablon, Jean Cristophle leur raconta que l'incendie était éteint, mais que sa sœur était morte. L'accusé donna plusieurs versions de l'accident et affirma qu'un cambriolage était impossible, les fenêtres de l'hôtel étant trop élevées pour permettre une escalade.

Mme Henry Bousquet, femme du directeur de l'École de Médecine, est entendue ensuite. Elle a procédé à la toilette funéraire de Marie Cristophle et elle a été extrêmement surprise de l'attitude de Mme Cristophle et de son fils qui ne montraient, dit-elle, ni affolement ni désespoir.

Il est vrai que le n'ai jamais eu une autre attitude, répliqua Jean Cristophle. Devant les étrangers nous avons eu le courage de maîtriser notre douleur à laquelle nous donnions libre cours quand nous étions seuls.

C'est maintenant le commissaire de police M. Ressayier, qui vient témoigner que lorsqu'il est arrivé à la maison du crime le corps avait été déjà transporté dans la chambre de M. Cristophle père. Il accueillit sans conviction les déclarations qui lui furent faites par le docteur Gautiez, attribuant la mort de Mlle Cristophle à un accident, et prévint aussitôt le parquet.

Au cours des opérations judiciaires, M. Ressayier fut frappé de l'attitude de Jean Cristophle et de sa mère : l'un et l'autre faisaient preuve d'un sang-froid extraordinaire.

Le commissaire ajoute qu'il fut on ne peut plus surpris de relever sur le plateau la présence d'une grande quantité de trous qui semblaient provenir de coups portés intentionnellement pour faire tomber le plateau. D'autre part, le second jour des opérations judiciaires il assista à la découverte d'un mouchoir maculé de sang, au bord du pied gauche du lit. Ce mouchoir portait l'initiale D.

— Il est étrange, dit le magistrat, qu'il n'ait pas été aperçu la veille.

Après cette déposition accablante pour l'accusé, le docteur Fournier vient affirmer l'innocence de Jean Cristophle. Pour lui, la jeune fille a été assassinée pendant son sommeil et n'a été violée qu'après la mort. Il estime que l'assassin a pu s'introduire par le balcon dans la chambre de Marie Cristophle.

M. Cristophle père, ancien bâtonnier des avocats de Clermont, qui était déjà mobilisé au moment du crime, vient faire un véritable plaidoyer en faveur de son fils. Il cherche d'abord à démontrer la possibilité pour un malfaiteur de pénétrer dans la maison. Puis il proteste contre la façon dont l'instruction a été conduite et met directement en cause le procureur de la République. Il avait demandé, en effet, qu'on fit une enquête sur cinq personnes qu'il soupçonnait de pouvoir être les assassins de sa fille. Pourquoi n'en a-t-on rien fait ? Et M. Cristophle propose à nouveau de donner les noms des malfaiteurs pouvant être les assassins de sa fille.

C'est sur cette émouvante déposition que prirent fin les débats de cette deuxième audience.

## Effroyable cyclone en Espagne

MADRID, 11 septembre. — Un véritable cyclone, suivi d'une tornade de grêle, s'est abattu hier, sur Madrid, vers neuf heures du soir.

Plusieurs quartiers ont été absolument inondés. Les pompiers, accourus au secours avec leurs pompes à vapeur, ont opéré de véritables sauvetages.

La région la plus éprouvée a été le faubourg Ruente de Vellecas, où, dans certains endroits, l'eau est montée jusqu'à soixante centimètres. Le même niveau a été atteint dans un des endroits les plus fréquentés de Madrid, le Paseo Recoletos.

Pendant la tornade, le service télégraphique a été interrompu. Le Bureau central avait été isolé par l'inondation. Au matin, les communications avec l'Estramadure et l'Andalousie n'avaient pas encore été rétablies et les autres lignes fonctionnaient avec un retard considérable.

On annonce de Alameria que le vapeur français *Saint-André*, poussé par la tempête, est venu échouer à la côte.

Ces divers sinistres, ont fait plusieurs victimes dans la population et causé d'importants dégâts aux récoltes. Ils sont dus à un cyclone qui, venant de Barcelone, a traversé l'Espagne du nord-est au sud-ouest.

## Après Poitiers, Troyes

On se souvient que le tribunal de Poitiers a récemment acquitté des meuniers qui ne s'étaient pas conformés au décret de M. Viollette ordonnant le blutage à 85 0/0. Le tribunal correctionnel de Troyes vient d'acquiescer deux meuniers poursuivis pour avoir laissé sortir de leur moulin de la farine blutée à 80 0/0.

Le tribunal a estimé, comme l'avait fait celui de Poitiers, que le décret Viollette n'a pas le pouvoir de modifier la loi sur l'extraction de la farine et que le blutage nouveau à 85 0/0 demande l'adjonction de son interdiction par la loi du 26 juillet 1916.

## Chaland contre sous-marin

Alors qu'il fuyait devant le temps, par mer grosse, le 23 août, dans la Manche, le chaland à vapeur *Garonne* fut canonné par un sous-marin. Mettant aussitôt le cap sur l'ennemi, il ouvrit le feu à son tour et vit le sous-marin disparaître au septième coup de canon.

**EVIAN** Goutteux  
Rhumatisants  
Eau de Reims par excellence

5 HEURES  
DU  
MATIN

# DERNIÈRE HEURE

5 HEURES  
DU  
MATIN

## SUR L'INVITATION DE M. POINCARÉ M. PAINLEVÉ POURSUIT SES DÉMARCHES

On pense qu'il aboutira aujourd'hui

3 HEURES DU MATIN

M. Painlevé, en quittant le ministère de la Guerre, où il venait de déclarer aux journalistes sa résolution de résigner le mandat qui lui avait été confié par le Président de la République et de renoncer à former le cabinet, s'est rendu à l'Élysée à une heure du matin.

Une note, qui a été communiquée fort tard dans la nuit, fait connaître en ces termes les résultats de l'entretien :

## LES DÉLÉGUÉS DU SOVIET VONT PARLEMENTER AVEC LES AVANT-GARDES DE KORNILOF

PETROGRAD, 10 septembre. — La section militaire du Conseil des délégués ouvriers et soldats de Petrograd a envoyé d'urgence au général Kornilov des délégués afin d'éclairer les soldats sur le caractère de leur mouvement. Les délégués ont transmis aux troupes l'ordre de M. Kerensky d'arrêter leur marche. Les troupes seraient arrêtées à Dno en attendant de nouvelles instructions.

## L'antagonisme de l'état-major et des commissaires aux armées

LONDRES, 11 septembre. — Le correspondant du *Daily Chronicle* à Petrograd donne, dans une dépêche du 7 septembre, les raisons et les origines du conflit qui s'est élevé entre Kornilov et Kerensky.

C'est sur la question de discipline que le désaccord s'est produit. D'un côté, le général Kornilov demandait que la discipline fût rétablie par la subordination complète des inférieurs aux supérieurs et par la suppression des commissaires aux armées et des comités de soldats. On voulait, d'autre part, non seulement maintenir ces commissaires et ces comités, mais encore limiter l'influence des officiers et du haut commandement en ne leur accordant qu'un pouvoir purement technique sur les opérations militaires.

Le conflit, qui paraissait déjà inévitable au congrès de Moscou, s'est aggravé ces jours derniers et a dégénéré en de violentes polémiques entre les commissaires d'une part et les membres de l'état-major d'autre.

Ces discussions sont devenues plus violentes à la suite de la défaite de Riga.

D'après les commissaires, l'état-major ferait un tableau exagéré de la démoralisation et de la lâcheté des troupes russes en vue d'effrayer l'opinion publique et de la forcer à accepter des mesures répressives.

Le haut commandement accuse, par contre, les commissaires d'atténuer les fautes commises par les soldats pour des raisons politiques et par intérêt de parti. Il se plaint de ce que leurs fonctions soient mal définies et que, quoiqu'ils travaillent parfois en complète harmonie avec l'autorité militaire, ils outrepassent, le plus souvent, leurs droits de contrôle au préjudice de la discipline.

En présence de l'état d'esprit de l'armée actuelle, il est certain que des commissaires spéciaux et des comités sont nécessaires.

A une heure du matin, M. Painlevé s'est rendu à l'Élysée.

M. Poincaré lui a déclaré qu'il le considérait comme toujours investi du mandat qu'il lui avait confié et l'a engagé à poursuivre ses pourparlers.

Dans ces conditions, on peut considérer comme infiniment probable que M. Painlevé aboutira aujourd'hui, et que la liste définitive de ses collaborateurs restera presque entièrement semblable à celle que nous avons publiée d'autre part.

afin de soutenir le moral et de maintenir la cohésion entre les soldats. Mais c'est une tâche qui doit être militaire et non politique.

Le généralissime Kornilov avait songé à proposer une solution intermédiaire qui avait été approuvée par le gouvernement. Il avait demandé le maintien des commissaires aux armées, sous la réserve, cependant, que leurs fonctions fussent bien définies et qu'il ne leur fût pas possible d'intervenir, sous aucun prétexte, dans les opérations militaires ni dans les questions concernant les nominations ou les révocations des officiers.

C'est M. Savinkov lui-même qui soumit ce projet au conseil des délégués aux armées.

D'autre part, le gouvernement a édicté des mesures rétablissant la peine de mort pour tout acte de trahison, d'espionnage, de reddition sans résistance, d'insurrection, de brigandage, d'incendie ou de meurtre.

## La démarche du prince Lvof

PETROGRAD, 10 septembre. — Il semble que l'origine de la situation actuelle repose sur un malentendu entre le généralissime Kornilov et le gouvernement. Ce malentendu c'est le député Lvof qui l'aurait provoqué par sa démarche, dont les intentions paraissent encore obscures. Le député Lvof serait allé spontanément trouver le général Kornilov, lui déclarant qu'il venait de la part de M. Kerensky pour demander au généralissime d'accepter le pouvoir et de constituer un gouvernement dictatorial. Le général Kornilov aurait alors remis au député Lvof un projet de gouvernement qu'il considérait comme nécessaire.

M. Kerensky, recevant la communication du général Kornilov, se mit aussitôt en rapport avec le généralissime, lui manifesta son étonnement de cette démarche et l'assura qu'il n'avait chargé le député Lvof d'aucune mission.

Au cours de la conversation, le général Kornilov déclara à M. Kerensky qu'il maintenait néanmoins ses exigences.

Par cette réponse, de simple malentendu l'incident dégénérait alors en un conflit des plus aigus nettement caractérisé. Bien que la situation puisse avoir des conséquences que la pensée hésite à envisager, il convient d'attendre encore sans trop d'inquiétude le développement que prendront ultérieurement les événements.

## L'ALLEMAGNE REPOND AU PAPE

ZURICH, 11 septembre. — Un télégramme de Berlin annonce que la séance de lundi à la commission des quatorze a abouti à un accord entre le gouvernement et la commission au sujet des termes de la réponse de l'Allemagne à la note pontificale. Cet accord n'a pu être réalisé qu'après plusieurs heures de débat.

Une note officielle souligne que le travail de la commission a été purement consultatif. Elle ajoute que le gouvernement, ayant acquis l'appui de cette commission, considère comme superflu de soumettre sa réponse à la note du pape à la grande commission du Reichstag.

Ceci équivaut à dire qu'un accord entre 7 membres du Reichstag, renforcés par sept membres du Bundesrat, représente l'opinion publique allemande.

Le texte de la réponse sera publié après que cette réponse aura été remise au Vatican. (Radio.)

## Les propositions de l'Allemagne

LONDRES, 11 septembre. — Le *Daily Express* reçoit de son correspondant d'Amsterdam l'interview suivante du chancelier allemand : « Le Dr Michaelis, parlant à quelques journalistes de Stuttgart vendredi dernier, a déclaré que l'Allemagne « dans quelques jours » formulerait des conditions de paix sous la forme d'une réponse à la note de paix papale. Une séance de la commission des membres du Reichstag et du Bundesrat aurait lieu pour discuter définitivement le plan de réponse. La note sera alors soumise à l'empereur avant d'être envoyée à Rome. L'impression dans les cercles diplomatiques est que l'Allemagne s'efforcera, avant tout, de prouver qu'elle n'a fait que poursuivre un but de défense, dans une guerre dont elle ne porte pas la responsabilité. Elle indiquera cependant les conditions auxquelles elle est disposée à évacuer la Belgique, le nord de la France et la Russie. Toutefois, aucune de ces évacuations ne sera effectuée sans conditions. Parmi ces conditions figurent :

1. L'évacuation par l'Angleterre de la Mésopotamie ou tout au moins de Bagdad ; 2. L'évacuation de l'Arménie par la Russie ; 3. La restitution, sans conditions, des colonies allemandes capturées.

L'Allemagne suggérera également la réunion d'une nouvelle conférence balkanique, concurrente à une conférence de paix internationale, afin de régler d'une façon définitive la question des Balkans.

## La question de la Belgique

AMSTERDAM, 11 septembre. — Le *Tijd* a publié hier un article sensationnel intitulé : « L'Allemagne est prête à restituer la Belgique, mais... »

Cet article est écrit comme émanant d'un correspondant en Allemagne qui est affranchi de toute censure officielle. Il déclare : « Je puis dire avec une certitude absolue que la proposition de rendre à la Belgique sa liberté complète est discutée affirmativement par ceux qui élaborent la réponse de l'Allemagne à la note du pape, mais la Belgique ne peut être autorisée à conclure des traités avec aucun des alliés concernant son statut politique futur ; on ne peut lui permettre de garder une armée plus forte qu'il n'est nécessaire pour le maintien de l'ordre intérieur, et elle doit accepter les mesures prises durant l'occupation allemande concernant le partage du pays entre les Flamands et les Wallons. »

## La Chine a déclaré la guerre à l'Autriche

LONDRES, 11 septembre. — L'agence Reuters apprend que la Chine a déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie.

## UN ULTIMATUM DE LA FINLANDE

STOCKHOLM, 11 septembre. — On mande d'Helsingfors :

« Le *Velchner Vremya* annonce que le Sénat finlandais a émis une proposition en faveur de la séparation définitive de la Finlande et de la Russie. »

On dit que ce projet est rédigé en termes beaucoup plus absolus que ceux de la proposition de la Diète finlandaise et qu'il sera soumis au gouvernement provisoire sous forme d'ultimatum. »

## Le Soviet de Finlande proteste contre les proscriptions

PETROGRAD, 11 septembre. — Un train emmenant à la frontière le premier convoi de détenus politiques exilés par le gouvernement a été arrêté à Sekkimakki, embranchement d'Helsingfors, par le Soviet de cette ville et conduit à Helsingfors, où les détenus sont gardés dans les locaux du Soviet.

Le Soviet avait voté une résolution blâmant l'expulsion à l'étranger des partisans du tsar Nicolas et décidant que toutes les personnes expulsées devaient être arrêtées pendant leur traversée de la Finlande.

Le Soviet a créé une commission spéciale pour assurer l'exécution de cette résolution.

## Un ballon d'essai

LONDRES, 11 septembre. — On mande de New-York au *Daily Telegraph*, le 10 septembre :

« On apprend de Washington que le ministère des Affaires étrangères allemand a lancé plusieurs ballons d'essai pour connaître ce que l'Amérique pensait d'une offre de paix basée sur la restauration de la Belgique et l'indépendance de l'Alsace-Lorraine. »

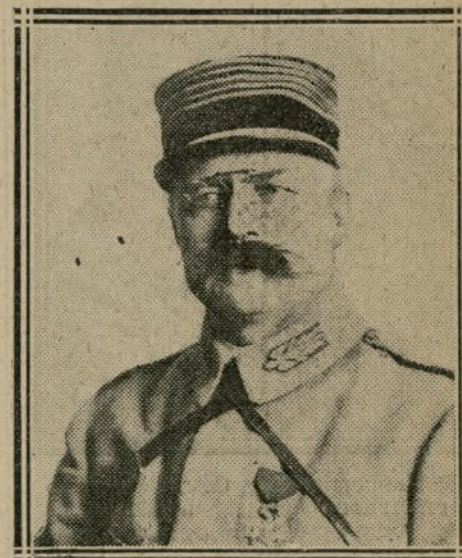
Des versions différentes sont répandues, mais toutes s'accordent pour demander que la Belgique soit rachetée par les colonies que les Allemands ont perdues. Personne en Amérique ne discute même la chose, car le gouvernement estime impossible de traiter avec le gouvernement du kaiser. Le but de l'Allemagne est seulement de s'efforcer de retarder autant que possible la pleine coopération des Etats-Unis. »

## Le fils de Ludendorff est tué sur le front

BALE, 11 septembre. — On mande de Berlin que le fils du général Ludendorff, âgé de dix-neuf ans, a été tué sur le front. — (Havas.)

## Le colonel Messimy est nommé général

Le *Journal officiel* publie, ce matin, un décret nommant au grade de général de brigade le colonel d'infanterie breveté Messimy.



LE COLONEL MESSIMY  
promu général de brigade  
(Phot. Henri Mannel.)

Le colonel Messimy est l'ancien ministre de la Guerre. Il commandait, ces derniers temps, l'infanterie d'une division. Il avait commandé auparavant une brigade de chasseurs à pied. Blessé deux fois au cours de la campagne, c'est lui dirigea, entre autres, l'attaque de Bouchavesnes.

## Bourse de Paris du 11 septembre 1917

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 (non libéré)			101. Fono. 1885	342	357
5 0/0 libéré	88.05	88.05	1893	381	381
5 0/0 amort.	70.25		1895	200	200
3 0/0	62.40	62.40	1 1/2 1917 lib.	401	401
3 1/2	89.00		1 1/2 1917 L.	318	312
1885	832	330	1894	129	132
Afrique Occident.	380	380	1895	785	800
1885	570	570	Lyon	990	985
1897	580	577	Indust.	935	935
1899	580	577	1914	710	707
1900	580	577	1915	113	1130
1903	311	311	1916	431	434
1889	290	290	1917	430	432
1910 3 0/0	288	285	1918	1810	1825
1912	286	286	1919	1570	1570
1913	497	497	1920	891	900
1881	63		1921	868	
1890 3 0/0	56	50	1922	439	430
1891 3 0/0	55		MARCHÉ EN BANQUE		
1892 3 0/0	105	106	ACTIONS		
1893 3 0/0	65	60	Alco	388	380
1894 3 0/0	61	62	Bois	470	
1895 3 0/0	408		Bois	376	369
1896 3 0/0	485		1887	15	
1897 3 0/0	87	88	1888	90	
1898 3 0/0	576		COURS DES CHANGES		
1899 3 0/0	776		Londres	27 13	27 18
1900 3 0/0	115		Espagne	243	245
1901 3 0/0	440		Italie	74	75
1902 3 0/0	308		1887	567 1/2	572 1/2
1903 3 0/0	235		1888	86 1/2	87 1/2
1904 3 0/0	196		1889	129	127
1905 3 0/0	326		1890	192	196
1906 3 0/0	326		1891	176	180
1907 3 0/0	168				



LES COURS

— La famille royale d'Espagne est arrivée à Saint-Sébastien à bord du yacht *Giralda*, venant de Santander.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. l'ambassadeur d'Italie a quitté Londres pour se rendre en France.  
— Le ministre de Grèce à Paris est pour quelques jours à Versailles.  
— Le ministre de Belgique à Rome et Mme Van den Steen de Jehay font un séjour à Cernobbio.

INFORMATIONS

— M. Gaston Menier, sénateur de Seine-et-Marne, dont le fils cadet était porté comme disparu, à la suite d'un récent combat aérien, vient de recevoir de M. Ador, conseiller fédéral à Berne, président de la Croix-Rouge Internationale, la dépêche suivante :

"Berlin télégraphie à Montmédry par la Direction des prisonniers."

Nous enregistrons avec la plus vive satisfaction cette nouvelle, qui sera accueillie avec sympathie par les nombreux amis de M. Gaston Menier.

— Le maréchal vicomte French et la vicomtesse French sont arrivés à Londres, venant du château de Windsor.

— La comtesse d'Airie a quitté l'Angleterre pour se rendre à Paris.

CITATIONS

— Le sous-lieutenant pilote aviateur Robert Razarin, fils de l'ancien sénateur du Rhône, dont nous avons annoncé, hier, la disparition dans la nuit du 2 au 3 septembre, avait été cité la veille à l'ordre de l'armée en ces termes :

"Pilote de premier ordre, s'est distingué, au cours de nombreux bombardements de nuit, par des qualités exceptionnelles de courage et d'énergie. Dans les nuits du 27 juillet et du 10 août 1917, a fait sauter des dépôts de munitions en attaquant à basse altitude."

NAISSANCES

— Mme Louis d'Illyers, dont le mari est à l'armée d'Orient, vient de mettre au monde une fille : Irène-Marie-France.  
— Mme Georges Dondenne est mère d'un fils qui a reçu le prénom de Michel.  
— Mme Alfred Thieries-Delesalle a donné le jour à un fils : François-Xavier.  
— Mme Lorenzo di Bradi est mère d'un fils qui a été appelé André.

MARIAGES

— En l'église Saint-Pierre de Montmartre vient d'être béni le mariage de Mlle Suzanne Ribéra, fille du peintre bien connu Pierre Ribéra, chevalier de la Légion d'honneur, et de Mme, née Vauvert de Juvigny, avec M. Robert Ramage, artiste peintre, un des plus sympathiques membres de notre colonie argentine à Paris.

— Le mariage du comte Bernard de Béarn, capitaine de cavalerie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, fils du comte prince Gaston de Béarn et de la princesse, née de Talleyrand-Périgord, tous



Mlle MARGUERITE DE MÉRODE  
Comte BERNARD DE BÉARN  
(Phot. Taponnier.)

deux décédés, avec Mlle Marguerite de Mérode, fille du comte Werner de Mérode, décédé, et de la comtesse, née La Rochefoucauld, a été célébré hier, en la chapelle du catéchisme de la basilique Sainte-Clotilde.

Les témoins du mariage étaient : le duc de Broglie, officier de marine, son cousin germain, et le comte de Béarn, son frère ; ceux de la mariée : le duc de La Rochefoucauld, son oncle, et le comte Louis de Mérode, son frère.

La bénédiction nuptiale a été donnée aux époux par l'abbé Soulangue-Bodin, ami de la famille de Béarn. La quête a été faite par Mlle Marie-Louise de Mérode, sœur de la mariée, et par Mlle de Galard, cousine du marié.

Bien que la cérémonie eût lieu dans l'intimité, un grand nombre de parents et d'amis étaient venus apporter leurs félicitations aux jeunes mariés.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du comte de Montmorillon, maréchal des logis au 8<sup>e</sup> dragons territorial, mort pour la France à l'hôpital auxiliaire n° 28, à Paris ;

Du sergent pilote René Crocé-Spinelli, tué devant Verdun le 21 août, au cours d'un combat aérien, plusieurs fois cité ;

Du rabbin de Verdun, M. Jules Ruff, tombé au champ d'honneur pendant le bombardement de Vadelaincourt, âgé de cinquante-cinq ans. Engagé comme aumônier dès le début des hostilités, M. Jules Ruff est le quatrième rabbin français tué à l'ennemi ;

De Mme Jacquemont, infirmière de la S. S. B. M., titulaire de la médaille d'honneur des épidémies, qui a succombé à la suite d'une maladie contractée dans le service. Elle était la femme du capitaine Jacquemont ;

Du sous-lieutenant Louis Fieffé, du 16<sup>e</sup> régiment d'infanterie, décoré de la croix de guerre, avocat à la cour d'appel de Paris, mort pour la France. Il était le fils de M. Paul Fieffé, juge au tribunal de la Seine ;

De M. Jules Japy, officier de la Légion d'honneur, l'industriel bien connu ;

De M. Groslou, ingénieur principal de réserve du génie maritime, ancien ingénieur en chef de la Compagnie Transatlantique.

LES pangermanistes veulent continuer la guerre à outrance... Les pangermanistes ne céderont ni un sou ni un pouce de territoire... Les pangermanistes préfèrent voir sombrer l'Allemagne que de ne pas conclure une paix victorieuse...

Voilà ce que nous lisons et entendons depuis trois ans. Mais la Gazette de Francfort vient de compter elle-même les pangermanistes. Il y en a...

Il y en a 230.000. Deux cent trente mille pangermanistes, à raison de 60.000 pour la Ligue pangermaniste, 150.000 pour le Comité indépendant, et 20.000 pour le Comité populaire pour l'écrasement rapide de l'Angleterre. (Entre parenthèses, ce nom est beau.)

Ainsi, ce sont 230.000 Allemands sur 60 millions qui crient, menacent, parlent d'écraser l'Europe et de dominer le monde. Il n'y a que 230.000 pangermanistes assez pangermanistes pour se résigner à verser chaque année une petite cotisation.

N'en concluons pas que tous les autres Allemands sont bons, doux, aimables et débonnaires. Il est malheureusement trop certain qu'ils seraient tous pangermanistes s'ils pouvaient penser que le pangermanisme triomphera.

Seulement, il est fort probable qu'ils ne le pensent point. Ils se taisent, ils attendent, et prient le bon vieux Dieu que la guerre se termine sans trop de dommages. En attendant, ils gardent leur argent dans leur porte-monnaie, et n'en distraient aucune parcelle à l'usage des braillards. Ce qui établit assez clairement que leur amour pour les braillards est tiède. L'homme qui a dit : « Je reconnais mes amis à ce signe : qu'ils me prêtent de l'argent » n'était pas seulement un sceptique besogneux ; c'était aussi un gaillard fort clairvoyant.

Donc, il y a en Allemagne 230.000 fanatiques de l'idée pangermaniste. Il est vrai qu'ils font du bruit comme 23 millions. Mais enfin ils ne sont que 230.000.

Pour les autres, croyez-vous qu'ils soient décidés à s'enterrer sous les ruines de leur pays ?

Alors, ils ne seraient pas le peuple qu'on nous a montré, et qui s'est lui-même montré : un peuple réaliste, prompt à la brutalité quand il est le maître, mais prompt à l'humiliation quand il en doit tirer avantage ; un peuple qui considère le résultat et ne s'enivre pas d'une glorieuse fumée ; le peuple, enfin, dont nous avons connu les obscurs commis voyageurs.

Et c'est pourquoi la guerre ne durera pas dix ans, même si les 230.000 pangermanistes poussent chaque jour 230.000 hurlements.

Louis LATZARUS.

Un hommage à Cadorna

A l'occasion du 67<sup>e</sup> anniversaire du général Cadorna, qui tombait le 4 septembre dernier, Gabriele d'Annunzio a dédié au grand chef italien un sonnet dont voici la traduction :

A Luigi Cadorna.

« L'Italie élève à la pointe de son épée, comme un signe triomphal, cette année de sa destinée qui s'accomplit par toi ; et son chemin rouge en reluit jusqu'aux portes fraternelles.

« Tu tends, tel un arc, entre le Védice et la Hermada, la puissance de la mort, et tu maîtrises, avec ta rude poigne, l'isonzo indompté là où ta victoire le franchit.

« Tu es jeune, surgi de la terre assoiffée, jailli du Carso sauvage avec la fleur de tes fantassins imberbes.

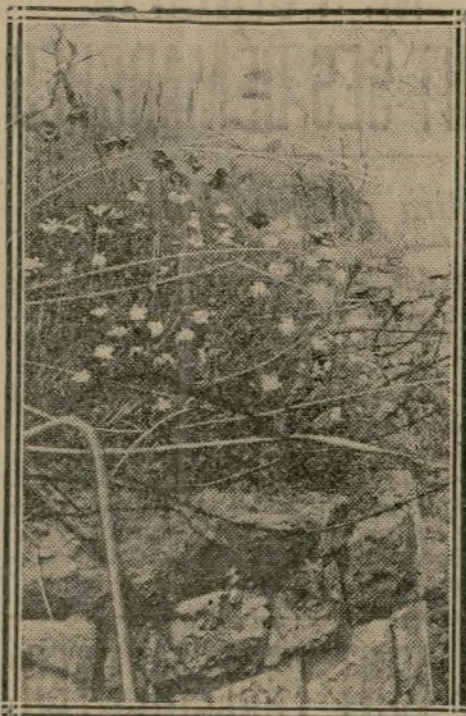
« Que cette année de guerre qui s'accomplit par toi puisse glisser de tes épaules sans y peser, et, soucieux de l'avenir, te conserve pour les terribles lendemains.

» GABRIELE D'ANNUNZIO. »

La tranchée fleurie

Il y a dans la correspondance de Flaubert un mot amer qui pourrait être à tout instant repris : « Comme elle se f... de nous la nature ! » Mais n'est-ce pas le poète, qui voit

partout la vie renaître et triompher, qui approche le plus de la vérité éternelle ? La guerre a beau semer la mort : le printemps revient avec sa verdure, ses thyrses et ses clochettes. Ici, la vie du sol a fait de



LA TRANCHÉE DE TRACY-LE-VAL

cette tranchée de Tracy-le-Val une corbeille imprévue. Seuls, un arbre déchiqueté, une excavation anormale, des fils de fer hostiles attestent que des hommes se battent et vivent dans le voisinage de la mort.

Le « jour sans barbe »

Encore une restriction imposée par la guerre à la population berlinoise. Le lundi, on ne rase pas dans la capitale allemande.

En vue d'économiser le charbon et la lumière, les coiffeurs de Berlin ont en effet décidé de fermer leurs boutiques une heure plus tôt le soir et aussi de ne pas ouvrir le lundi. Et, comme de juste, sur les bords de la Sprée, le lendemain du dimanche est maintenant appelé le « jour sans barbe ».

« Jour sans barbe ». Combien de nos concitoyens, contraints de recevoir quotidiennement des importuns, voudraient le connaître !

La remarque du « sammy »

Dans le Nord-Sud, en première classe, entre la Chambre des députés et la Madeleine.

Un sammy se trouve à côté d'une élégante qui porte exactement le même chapeau que lui. Il regarde avec attention la dame, puis le chapeau. A la fin, il demande :

— Madame, pourquoi vous avez une épingle dans votre chapeau ?

— Pourquoi ? répète la dame un peu surprise.

Elle se souvient qu'en effet une épingle à tête damasquinée est piquée dans son feutre...

Où, répète Sammy gravement, vous avez le même chapeau que moi, et moi je n'ai pas d'épingle dans mon chapeau. Donc une épingle ce n'est pas nécessaire !

La logique de Sammy fait plus d'impression sur notre Parisienne que tous les arrêts du préfet de police. D'un geste gracieux, la dame retire l'épingle de son chapeau et la tend à Sammy :

— Emportez-la en souvenir de moi ! dit-elle.

On arrive à la Madeleine... Et la réponse de Sammy se perd dans le brouhaha de la descente des voyageurs.

Comment on les fait travailler

Dans plusieurs contrées de la France, les récoltes souffrent encore du manque de bras.

On a dit et répété qu'on devrait faire travailler à l'agriculture les prisonniers allemands. On le fait. Seulement avez-vous une idée de la façon dont ils travaillent ?

Un de nos amis a vu, ces jours-ci, un détachement de Boches, occupés à la gare de Nîort à charger de la paille sur un wagon. Voici comment ils procédaient.

Deux d'entre eux prenaient dans la char-

rette une botte de paille, la soulevaient avec effort et la plaçaient sur l'échine d'un troisième. Puis les trois s'acheminaient à pas lents vers le wagon, les deux acolytes soutenant la botte de chaque côté. Arrivés au wagon, ils la reprenaient et la déposaient doucement, avec mille précautions, comme s'il se fût agi d'œufs ou de porcelaine, sur la plate-forme du truck.

Résultat : le transport d'une botte en cinq minutes, douze bottes à l'heure et cela pour trois hommes ; soit quatre bottes à l'heure pour chacun des « travailleurs ».

En Allemagne on exige davantage de nos compatriotes...

Le « tour de vis » aux États-Unis

L'Administration des Finances américaine n'y va pas de main morte avec les contribuables.

On annonce, en effet, qu'aux États-Unis le taux de l'impôt sur le revenu s'élèvera désormais jusqu'à 50 % au-dessus d'un million de dollars de rentes, soit au-dessus de cinq millions de francs de revenu.

C'est excessif, diront certains. Pourtant, nombre de gens — le Veilleur y compris — paieraient volontiers cet impôt. Mais ils n'ont malheureusement pas cinq millions de rentes.

Batocki dépérissait

Si nous en croyons le *Hamburger Fremdenblatt*, l'ex-dictateur des vivres allemand, von Batocki, aurait vu diminuer son poids de 35 livres pendant les cinq trimestres que durèrent ses fonctions.

Tout au commencement M. Batocki, qui avait établi sa demeure à Charlottenburg, y recevait régulièrement, par la poste, les vivres que lui envoyaient ses fermiers. Mais, cette dérogation à la loi des cartes lui coûtait cher, car les jours sans viande et sans beurre étaient plus fréquents pour lui que pour tout autre.

En effet, les cofis qui lui étaient adressés étaient systématiquement ouverts à la poste, et presque vidés de leur contenu. Il arriva même qu'un colis de beurre parvint vide à destination ; bien pis, un loustic avait écrit sur l'enveloppe ces mots lapidaires : « C'est cela que tu appelles résister jusqu'au bout, farceur ? »

Après cette aventure, von Batocki se résigna au régime des cartes. Un jour, se sentant indisposé, il fit appeler son médecin, qui lui ordonna un régime plus substantiel.

— Dieu soit loué ! s'écria le dictateur. Je me croyais très malade, et je m'aperçois que je n'ai que la maladie commune à tous les Allemands.

L'infortuné propriétaire

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Voici ce que nous racontent les journaux du Loiret :

Un propriétaire de Montargis, M. L..., possédant deux immeubles à Joux-sur-Morin dont il ne peut toucher les loyers, retenus pour acquitter les impôts, a été arrêté étant en flagrant délit de mendicité.

Il faudrait savoir si M. L... ne s'est pas fait arrêter pour créer un incident. Mais, si réellement il se trouve dans la misère, son cas est plutôt original.

Ajoutons qu'à Paris le fait serait moins surprenant. On connaît, en effet, des mendiants professionnels qui sont d'authentiques propriétaires. L'excellent M. Paulian l'a prouvé : dans la capitale, la mendicité nourrit très bien son homme.

LE PONT DES ARTS

Le dessinateur Martin est aux armées. Il ne faut pas croire que la rude vie du front lui ait retiré quoi que ce soit de la fantaisie si étrange, si particulière avec laquelle il voit la vie. Appliquée aux scènes et aux paysages de la guerre, cette fantaisie donne des résultats étonnants. Les rares amis à qui Martin envoie, en place de cartes postales, ses aquarelles voudraient bien que l'artiste eût l'idée de les réunir en recueil. Le voudra-t-il ?

Les frivoles Parisiens qui ne lisent que les bouquins du boulevard ne se doutent peut-être pas que la Provence connaît actuellement une véritable renaissance littéraire et artistique, coïncidant d'ailleurs avec un profond mouvement de décentralisation. M. Emile Ripert, qui connaît à fond cette question, en a fait l'objet d'une forte étude, qui paraîtra sous peu, et dont l'Académie des Belles-Lettres d'Aix a déjà distingué le manuscrit, en lui attribuant le prix Thiers.

LE VEILLEUR.

par Lucien Métivet

KAISER MAKER



Lucien Métivet

— Fils !... Maison Hohenzollern, ça ne prend plus.

— Si on changeait de nom ?

Ayuntamiento de Madrid

**UNE BONNE FORTUNE**

JACQUES CONSTANT

Lorsque, au retour d'une permission, le lieutenant Saint-Venette ou Maréchal hasardait quelque réflexion qui témoignait d'une noire ingratitude envers le beau sexe, le capitaine de Senonches ne manquait pas de protester :

— Halte-là, mon petit, ne généralisons pas ! Je connais telles femmes, aussi belles qu'intelligentes, dont l'honnêteté est au-dessus de tout soupçon...

Ce disant, il songeait à la jolie Christiane, la femme de son ami Thénivet. C'était son visage au galbe pur qu'il évoquait en contemplant les volutes de fumée bleue issues de sa pipe, c'était sa chevelure de cuivre moussueuse, c'étaient ses dents éblouissantes sous les lèvres de rubis.

Grand, bel homme, très jeune d'allure, encore qu'il eût dépassé la quarantaine, M. de Senonches avait eu nombre de bonnes fortunes, et ses succès à Saumur, du temps qu'il était instructeur à l'école de cavalerie, demeuraient légendaires.

En garnison à Tours, il avait rencontré Thénivet, un labadeux longtemps perdu de vue, qui l'avait introduit dans l'intimité de son logis. Tout de suite, le capitaine avait été amoureux de Christiane. Mais, paralysé par la plus invraisemblable timidité, ce fendant, ce traîneur de sabre n'avait jamais osé avouer sa passion. Du reste, la vertu de Mme Thénivet paraissait inattaquable et la médisance provinciale désarmait devant cette jolie femme.

Gardant au fond de lui-même son secret, M. de Senonches partit pour le Maroc afin d'oublier et n'en revint qu'en août 1914. Après quelques belles chevauchées en Belgique et en Flandre, il fut versé dans l'infanterie et fit connaissance avec la guerre de tranchées.

Par dévouement, il imita Maréchal et Saint-Venette, ses lieutenants, qui entretenaient une correspondance mi-grivoise, mi-sentimentale, avec de folles marraines recrutées par annonces.

Ce commerce épistolaire eut une conclusion à Paris, où « Gilda et Yvette » accueillirent les lieutenants à bras ouverts. Mais il en alla différemment pour Senonches. Luce, sa marraine, était une veuve un peu mûre, qui tenait une maison meublée, rue Chambriges. Elle ne manquait ni d'instruction ni de style, mais, en admirant sa lèvre moustachue, le capitaine comprit l'ingéniosité des prétextes dont elle avait coloré son refus de toute photographie.

Il sut mal dissimuler, et son attitude manifesta que Luce ne répondait guère à son idéal. Il en coûta à la veuve de renoncer au rêve longtemps caressé par elle d'épouser un officier. Sans garder trop de rancune, elle soupira :

— C'est dommage, vous m'auriez tant plu !

Puis, elle ajouta : — Que diriez-vous si je vous faisais connaître une jolie blonde, une femme mariée, qui habite la province et qui vient de temps à autre faire ses fringues à Paris ? C'est une amie plutôt qu'une cliente. Elle est ici en ce moment. Je sais qu'elle a du vague à l'âme et qu'elle cherche une affection.

— Eh parbleu ! fit Senonches, curieux de l'aventure, voilà mon affaire. Et il accepta rendez-vous pour le lendemain soir.

Pomponné, musqué, bien pris dans son uniforme, le capitaine se montra d'une exactitude toute militaire, et, après une brève attente, il pénétra en frisant sa moustache dans le salon où l'attendait Luce et sa compagne. Et, tout de suite, le soldat qui n'avait jamais connu la peur se prit à trembler et devint d'une pâleur de cire. Cette jeune femme qui lui tendait la main d'un joli geste, un peu apprêté, c'était Christiane. Six années avaient passé sur elle sans qu'il y parût ; elle avait toujours son lourd chignon de cuivre, ses grands yeux d'agate et des dents neigeuses sous la pourpre des lèvres.

— Ma chère Luce, s'écria-t-elle avec enjouement, il y a sûrement malodonne, car voici le seul homme qui ne m'ait jamais adressé une déclaration. Peut-être même lui fais-je horreur !

Le capitaine reprenait peu à peu son sang-froid.

— Non, madame, mais je vous croyais inaccessible.

Christiane échangea un regard malicieux avec Luce, qui se mit à rire et, sous prétexte d'ordres à donner, les laissa seuls.

Alors, non sans hésitation, la jeune femme révéla sur sa vie intime maints détails navrants.

Thénivet était un malade, avec lequel elle n'avait rien de commun, mais ils restaient ensemble par un égoïste calcul : Christiane craignait le divorce qui l'eût laissée pauvre, et lui, pour la réussite de ses affaires, avait besoin d'une jolie femme ayant l'expérience et le goût du monde.

Pourvu que la façade gardât une imposante correction, chacun des époux disposait de soi à sa fantaisie, mais ils cachaient dans l'anonymat de la capitale leurs réciproques infidélités.

Tandis qu'il écoutait la voix au timbre musical, l'officier était la proie de mille sentiments contradictoires. Tantôt, dévoré par une jalousie rétrospective, il eût voulu cravacher Christiane, la fouailler comme une maîtresse qui a trahi ses serments ; tantôt, enfiévré de desirs, il résistait mal au besoin de la prendre dans ses bras et de goûter à son tour les joies qu'elle n'avait pas refusées à d'autres ; et son cœur, en même temps, était ravagé par une désolation infinie, car chacune des paroles sacrilèges qu'il entendait salissait l'idole



prestigieuse qu'il avait élevée dans le sanctuaire de son âme.

Ils dînèrent ensemble et l'aube les retrouva dans la chambre d'honneur de la rue Chambiges. Bien que M. de Senonches ne se fût en aucune façon départi de la galanterie « vieille France » qui n'était pas le moindre de ses charmes, Christiane était trop fine pour ne pas percevoir dans l'attitude de son compagnon une gêne bizarre, presque un malaise. Elle était néanmoins persuadée de le retrouver pour dîner au restaurant qu'elle lui avait désigné, et elle fut désappointée quand le chasseur lui remit une lettre et un écriin. Celui-ci renfermait un collier de perles magnifiques, qui adoucissait quelque peu le bref adieu de celle-là et rendait moins injurieuse la soudaineté du départ.

Cependant, Senonches avait rejoint son corps comme il remontait en ligne pour une attaque du côté de Verdun. Devant son visage grave et ses traits figés dans leur mélancolie, Maréchal et Saint-Venette s'inclinèrent sans qu'il consentît à leur en confier la cause. Il resta muet sur les circonstances de son séjour à Paris et éluda toutes questions relatives à sa marrairie.

Seulement, ses soldats remarquèrent que sa bravoure habituelle dégénérait en témérité et qu'il s'offrait pour ainsi dire en cible aux mitrilles et aux balles boches.

Au cours d'un audacieux coup de main, les brancardiers rapportèrent à l'ambulance un corps criblé d'éclats et déchiqueté, pour ainsi dire. C'était celui du capitaine. Il respirait encore et reprit connaissance entre les mains de l'infirmière. Comme celle-ci l'interrogeait doucement, en présence de Saint-Venette, et lui demandait s'il avait de la famille à prévenir, il répondit d'un ton farouche :

— Non, personne !  
— Pas même une ancienne... amie, mon capitaine ? insistait le lieutenant.  
— Oui, j'en avais une, tendrement chérie, mais elle est morte, plus morte pour moi que si je l'avais vu clouer dans son cercueil...

Et, de son poing énorme entouré de linges qui se tachaient de pourpre, il écrasa une larme à l'angle des paupières.

Jacques CONSTANT.

## L'Affaire du Chèque

Le capitaine Bouchardon a longuement conféré, hier matin, avec M. Faraliq, commissaire aux délégations judiciaires, qu'il avait chargé d'effectuer un certain nombre de vérifications qui seraient, croyons-nous, les préliminaires d'opérations plus importantes.

On prétend même que de nouvelles commissions rogatoires ont été adressées à divers parquets de province et qu'elles pourraient bien être suivies d'arrestations... Mme Lucas, l'amie de Joula, a été entendue dans l'après-midi par le magistrat instructeur. A l'issue de cette audition, Mme Lucas a pu avoir dans l'antichambre du capitaine Bouchardon une courte entrevue avec Joula, amené tout exprès de la prison de la Santé.

M. Drion, juge d'instruction, a reçu, hier, la visite de M. Paul Morel. L'avocat de la partie civile a sollicité du juge de faire procéder à plusieurs vérifications à Fresnes et à Bourg-la-Reine.

Quant à l'affaire Bolo pacha, elle demeure en l'état. Il est faux, nous dit-on, que le capitaine ait eu avec Bolo pacha une conversation privée dans son cabinet. En vérité, les déclarations de Bolo pacha ont été enregistrées sous forme de procès-verbal par un greffier du 3<sup>e</sup> conseil de guerre.

## Un aviateur se noie

AMBRIEU, 11 septembre. — Par suite d'une fausse manœuvre, l'élève pilote Pernelle, qui concourait pour l'obtention du brevet militaire, a heurté la berge du canal et est tombé dans l'eau, alors qu'il revenait de l'aérodrome de Meyzieux.

Pernelle était attaché à son siège et ne put être dégagé par les assistants qui se portèrent immédiatement à son secours.

Lorsqu'on parvint à le retirer de l'eau, le malheureux aviateur avait cessé de vivre.

## L'épilogue d'un drame passionnel

LONDRES, 11 septembre. — Un drame passionnel qui, en d'autres termes, aurait mérité des comptes rendus détaillés, a eu son épilogue aujourd'hui à Old-Bailey.

Un jeune lieutenant, marié en juin 1914 et engagé volontaire dès les premiers jours de la guerre, Douglas Malcolm, ayant appris, au front, que sa femme était l'objet des assiduités d'un forban d'origine douteuse, qui se faisait appeler le comte de Borch, mais dont le véritable nom était Anton Baumberg, profita, il y a quelques semaines, de ce qu'il était en congé à Londres pour venger son honneur en tuant son rival.

Au cours d'une précédente permission, il lui avait déjà, l'ayant trouvée avec sa femme, infligé une sérieuse correction, puis il l'avait provoqué en duel, mais Baumberg avait refusé de se battre.

En raison des antécédents de cet individu, qui était l'objet de la surveillance spéciale de la police et qui était soupçonné d'espionnage — une de ses amies, nommée Mayer ou baronne Varnenberg, de nationalité allemande, ayant été condamnée et fusillée — le jury, contrairement à ce qui arrive généralement en pareil cas, a prononcé l'acquiescement de l'officier, que le public a accueilli par des applaudissements répétés.

## Le rendement des impôts

Le produit des impôts et revenus indirects et des monopoles s'est élevé, au cours du mois d'août dernier, à 401.051.500 francs. Ce chiffre marque, par rapport au rendement du mois correspondant d'une année normale, une plus-value de 107.258.600 fr.

Les principales majorations portent sur les valeurs mobilières, boissons hygiéniques, sucres, tabacs, eaux minérales, spécialités pharmaceutiques, spectacles, etc.

Les impôts sur les alcools sont en diminution de 5.651.000 francs.

La comparaison avec le mois d'août 1916 fait apparaître une augmentation de 20 0/0.

# TABLEAU DE CHASSE DE NOS "AS"

dressé à la date du 10 Septembre 1917

Le communiqué d'hier portait à l'actif de Guynemer 50 avions. Le chiffre réel est supérieur au chiffre officiel : Guynemer a abattu 53 appareils. Au reste, voici le tableau des exploits de nos « as », vivants, morts ou disparus.

AS VIVANTS : 37		Sous-lieutenant Viallet... 8 appareils.		Sergent Guérin... 5 appareils.	
Capitaine Guynemer.....	53 appareils.	Adjudant Casale.....	8 —	Lieutenant Leps.....	5 —
Sous-lieutenant Nungesser 30 —		— Vitalis (mitrail) 7 —		Sous-lieutenant Régnier..	5 —
Capitaine Heurtaux.....	21 —	— Douchy.....	7 —		
Lieutenant Deullin.....	17 —	Maréchal des logis Flachaire.	7 —		
— Pinsard.....	16 —	Adjudant Sayaret.....	7 —		
Sous-lieutenant Madon....	14 —	Sous-lieutenant Loste....	7 —		
— Navarre.....	12 —	Sous-lieut. de Bonnefoy....	6 —		
— Chaput.....	12 —	Capitaine Derode.....	6 —		
Adjudant Jallier.....	12 —	Maréchal des logis Soulier.	6 —		
Sous-lieutenant Tarascon.	11 —	— Boyau.....	6 —		
— Ortol.....	11 —	Sous-lieutenant Hughes...	6 —		
— Fonck.....	11 —	Mitrailleur Martin.....	6 —		
— Lufbery.....	10 —	Adjudant Bloch.....	5 —		
Adjudant Chainat.....	9 —	Lieutenant Gastin.....	5 —		
Lieutenant de La Tour...	9 —	Sous-lieut. Borzecky (obs)*	5 —		
Capitaine Matton.....	9 —	M <sup>r</sup> des I. Rousseaux (mitr)	5 —		
		Adjudant Herbelin.....	5 —		

## AS MORTS OU DISPARUS : 11

Sous-lieutenant Dorme....	23 appareils.
Adjudant Lenoir.....	11 —
Sergent Sauvage.....	8 —
Sous-lieut. de Rochefort..	7 —
Capitaine Doumer.....	7 —
— Auger.....	7 —
Sous-lieutenant Languedoc	7 —
— Pégoud.....	6 —
— Delorme.....	5 —
Maréchal des logis Hauss	5 —
Cap. Lecour-Grandmaison	5 —

La liste des « as » ennemis compte 57 noms. Mais 29 de ces aviateurs notoires sont morts ou disparus. Il s'ensuit donc que nous avons 37 « as » vivants alors que nos ennemis n'en ont que 28, et qu'ils ont à enregistrer 29 victimes alors que nous n'avons que 11 pertes.

## LES LIVRES

L'HÉROÏNE (1412-1431), poème sur Jeanne d'Arc, par Charles de Guerville

En villégiature à Palavas-les-Flots, à dix-huit ans, l'auteur lit la Jeanne d'Arc de Michelet, rêve trois nuits et fait le grand serment de célébrer la merveille de notre histoire dans un poème digne d'elle et digne de lui. Depuis, il s'est pesamment documenté sur son noble sujet... Du moins il le dit. Il a dévoré les Anciens et les Modernes, et notamment Perceval de Cagny, qu'il appelle de Clagny ; le père Ayrolles, qu'il met, on ne sait pourquoi, dans le même sac que Voltaire... Il a feuilleté d'un doigt assez furtif les quatre-vingt mille volumes de la bibliothèque de Montpellier, sans compter ceux de la Sainte-Geneviève de Paris... Je n'invente rien : tout cela est dans sa modeste préface.

On prendra la liberté grande de lui avouer qu'il a perdu son temps et son encre. Ses vers sont franchement ridicules. Quant à l'histoire qu'il prétend suivre jusque dans ses moindres détails, malgré cette poursuite obstinée, elle lui est demeurée totalement étrangère.

Il ne connaît Jeanne d'Arc que par des ouï-dire élémentaires, par des ouvrages de seconde ou de troisième main. Il faudrait un volume de l'épaisseur du sien et d'un double format pour relever ses surprenantes erreurs. Ainsi, quand Jeanne se présente à Baudricourt, savez-vous comment l'accueille le rude soudard de Vaucouleurs :

Il lui baïsa la main. — « Aimable, j'ouvenelle, C'est toujours un plaisir pour moi de te revoir. Comme un rayon de joie en ce triste manoir. Mais, ma Jeanne, pourquoy cette pâleur de cire ? »

On n'est pas plus galant, plus talon rouge, plus Louis XV... Pourtant, tout le monde sait, et jusqu'aux enfants qui vont encore à la moutarde, que Baudricourt refusa d'abord d'écouter la Pucelle... Mais peut-être n'est-ce là qu'une licence poétique.

Allons plus loin... Ici je tombe sur :

« Jean de Novepomont et ses fiers Dauphinois. »

Tout beau, l'ami ! Jean de Novepomont était Messin : Metz et Vienne, ce n'est pas mitoyen ! Bon prince, je passe sur les sobres Beaucerons de la Trémouille, sur le preux Montfort, sur les Auvergnols de Evaraje et autres coasseries... Mais je ne puis pas ne pas glaner ce vers ahurissant :

Culan, obscur soldat, mais héros de métier.

Culan, soldat ! Culan, soldat obscur ! Malheureux ! Culan était grand amiral de France ! C'est cet obscur héros qui escortait, à cheval, armé de toute pièce, et sa bannière à la main, l'abbé porteur de la sainte ampoule le jour du sacre. Après celle-là, le poème vous tombe des mains, à terre, et on l'y laisse.

L'ECOLE DES MARRAINES roman, par Jeanne Landre.

Dans la précieuse troupe de nos bas-boucs — le mot littéraire n'est pas encore français au pays de la loi salique — Jeanne Landre fait un peu figure de cuisinière. A elle la spécialité des crudités qui exigent, pour passer, les sauces les plus pimentées : Echalote et ses amants... Echalote continue...

En bonne patriote, depuis la guerre, l'experte friandiseuse de lettres a remplacé l'échalote crissante par un brin de laurier, amer et martial. Hélas ! le bel arbre de la victoire a ses parasites, ses pucerons, ses cochenilles, ses teignes...

Les teignes du poilu, ce sont les marraines — les mauvaises — les fleuriteuses, les cajoleuses, les tricotieuses de bas, cache-nez, mitaines et intrigues adultérines. Ce

## Faut-il donner une cuirasse aux fantassins ?

Protéger nos combattants est un souci à la fois individuel et collectif et une préoccupation de tous les instants. La protection du poilu a déjà beaucoup gagné : la tranchée en est une forme collective, le casque et le masque sont des modalités individuelles. Sont-elles suffisantes ?

Le professeur Delorme, médecin inspecteur général, assure que non, qu'il y a plus à faire, et que l'adoption d'une cuirasse s'impose. Devant l'Académie de médecine, il exposait hier les raisons qui l'amènent à penser ainsi : fréquence extrême de petits éclats animés d'une faible vitesse restante, fréquence et gravité particulière des plaies thoraco-abdominales. Pour lui la cuirasse

sont ces hurluberlues que Jeanne Landre a accommodées avec force poivre, vinaigre et cornichons.

L'Ecole des Marraines, le joli titre, séduisant et classique. Il fait penser — grande maladresse — à plusieurs autres écoles assez fameuses — l'Ecole des Femmes, l'Ecole des Pères, l'Ecole des Vieillards.

Le roman justifie-t-il les promesses de l'enseigne ? Heu ! Heu ! Il est des temps pour naiser, remarquait Montaigne, et la remarque est encore actuelle. Ondoyante, nonchalante, languissante, l'intrigue a de la peine à se nouer. Son cours est embarrasé par des tas d'anecdotes adventices, de bons mots qui suivent l'action comme la casserole suit la queue du chien, de saillies plus mécaniques que plaisantes, de pointes émoussées à force d'avoir servi. Mon Dieu, que Jeanne Landre a l'esprit ménager ! Et comme elle experte dans l'art d'accommoder ses ragots parisiens ! On se l'imagine assez armée d'un inépuisable stylo et d'un calepin fiévreux.

Si l'on saurait, dans son roman, toutes les fleurettes inutiles, il resterait bien la matière d'une bonne nouvelle de deux cents à deux cent vingt lignes. Jugez vous-mêmes :

Lucienne Loche (vingt-huit ans) s'est contentée, jusqu'à la guerre, d'un bon industriel de mari, « rond comme une futaie, belliqueux comme un lapin de choux, fûté comme un escargot ». Lui mobilisé — oh ! G. V. C. — l'étonnante s'aperçoit qu'elle a raté sa vie. Vite, un filleul ! Et quel filleul ! C'est le phénix des filleuls. Il est tendre, il est délicat, il est ardent, il est poétique... par correspondance. Enfin quoi ! Il a toutes les qualités physiques et morales qui choquent chez le mari... Patatras ! quand l'assoiffée ira voir, au grand diable vaudevilliste, elle trouvera un benêt, un niais de Sologne, opaque, timide, qui se faisait besoin le pensum de ses éplures embrasées par un bon camarade. Elle trouvera aussi son gros industriel de mari au bras d'une marraine professionnelle... Jalouse, coups de parapluie, injures, scandale, réconciliation, tendresses... Lucienne Loche, jalouse, aimera désormais furieusement son gros homme. La moralité de cette histoire est assez inattendue.

DANS LES RIDES DU FRONT par G. de Pawlowski

Pour tuer le temps, aux tranchées, le poilu s'ingénie à évoquer la vie de l'arrière. Il baptise de noms pompeux et citadins les boyaux boueux. Il s'applique à un petit travail. Ainsi se donne-t-il un petit alibi de vie civile.

Malgré la concurrence commerciale, ceux-ci fondent des bagues en aluminium ou construisent, avec des culots d'obus, des pendules, des encensoirs, des vide-poches... Ceux-là élèvent des loirs en attendant le jus. D'autres encore font de la stratégie au café de l'Univers ou du Cheval-Blanc.

Bon ouvrier de lettres, notre excellent confrère Pawlowski n'avait pas besoin d'apprendre un métier : le prince des fantassins possède le sien à fond. C'est bien à tort qu'il réclame l'indulgence pour ce qu'il appelle, avec son humour coutumier, « des débris ramassés au jour le jour dans la boue du front ». Ces débris, aimablement ciselés, forment d'agréables trophées. Ils témoignent de l'inaltérable sérénité d'âme et de l'imperturbable gaieté de l'excellent écrivain. Son livre amusant, quatre fois chevronné, doit être préconisé comme un magistral salutaire à tous les dyspeptiques, neurasthéniques, atrabilaires... à tous ceux, enfin, que ronge le cafard ! Ils souriront : ils seront guéris et optimistes.

Jean-Jacques BROUSSON.

est, comme tant d'autres, une nécessité de la guerre de tranchée : même mince, elle arrêtera beaucoup de petits projectiles et même des gros : l'exemple du casque et ses bienfaits doivent nous donner à réfléchir. Nos ennemis y ont déjà songé ; ils dotent leurs stossstruppen d'une cuirasse très lourde, trop lourde même.

Sans aller jusqu'à une telle surcharge du combattant, il y a des moyens termes dont l'efficacité est certaine.

L'Académie de médecine a immédiatement nommé une commission qui étudiera cette question.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

## THEATRES

### UNE REVUE CHEZ RÉJANE

Le critique est, à tout propos, obligé d'écrire de ces phrases toutes faites qui mettaient Flaubert hors de lui, mais qui sont commodes. Peut-on rendre compte des revues, sans avoir de l'abord qu'il est impossible de les raconter ?

Jamais cet aphorisme n'a été mieux justifié. On ne raconte pas une revue qui ressemble à toutes les revues : la chose est encore plus impraticable quand il s'agit d'une revue qui ressemble aux autres le moins possible. C'est le cas d'une revue chez Réjane, et nous ne saurions faire un meilleur compliment aux trois auteurs, MM. Yves Mirande, Jean Bastia et Saint-Granier.

Ils n'ont point pensé que l'on doit aller « chez Réjane » sans être habillé, malgré les ukases de M. le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts. Ils portent fort bien la toilette. La revue est d'ailleurs un genre assez peu défini, qui peut, habilement cuisiné, devenir une macédoine de tous les genres. La comédie de mœurs, la féerie, le drame romantique, voire l'épopée y trouvent place. Si quelques numéros de music-hall servent de liaison, le public dit : « C'est tout de même une revue », et il est content. Le médisant fait passer le meilleur. Ainsi que tous les bons cuisiniers, les auteurs ont fait leur sauce courte. Autrement dit, les numéros de café-concert, encore à notre goût trop nombreux, n'abondent pas. La plupart des scènes sont de vraies scènes.

Une autre originalité d'une revue chez Réjane est l'interprétation. L'affiche réunit des noms de comédiens célèbres et d'artistes de café-concert, qui depuis quelque temps nous prouvent tous les soirs, et nous ont prouvé hier une fois de plus, qu'ils jouent la comédie aussi bien que les comédiens officiels, et la tragédie même aussi bien que s'ils avaient passé par le Conservatoire. M. Boucot a la vedette à côté de Mme Vera Sergine, et les spectateurs seront les derniers à se plaindre de cette union sacrée.

Les deux scènes qu'interprète Mme Vera Sergine sont d'une qualité supérieure. Elle est « la châteline », M. Harry Baur est « l'occupant », et cet épisode est intitulé : « Le recul stratégique ». Elle est aussi Jeanne d'Arc, en armes et en prière devant la grande rose de la cathédrale, et elle déclame, avec la simplicité que l'on aime aujourd'hui, de fort belles strophes.

M. Harry Baur, dans le rôle d'un troglodyte ressassé, qui n'apprécie pas la « chevalerie » de la guerre moderne, a obtenu le plus légitime succès. Mlle Parisys, dont l'aimable talent a déjà été consacré chez Antoine, a remarquablement joué avec M. Boucot, déjà nommé, une scène de rupture traitée dans la manière cruelle, sans trop de noir ; et M. Signoret jeune a fait grand effet dans la scène du café. Mais ce palmarès (où je ne voudrais omettre ni M. Clermont, ni Mlle Renée Fagan, ni Mlle Myrka, ni Mlle Montès, ni Mlle Rose Grane) finirait par ressembler à un programme, et M. Bourdin, profiteur, qui ne regarde pas à soixante-quinze centimes, achèterait certainement le programme. Alors, à quoi bon ? Il ne regarde pas non plus au prix d'un fauteuil, il ira chez Réjane. C'est le conseil que je lui donne et la grâce que je lui souhaite.

Abel HERMANT.

Ce soir : Comédie-Française, 7 h. 45, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. On ne badine pas avec l'amour.

Opéra-Comique, jeudi, 7 h. 45, Mireille. Odeon, 7 h. 30, la Vie de Bohème.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, l'illusionniste (Sacha Guitry).

Variétés, 8 h. 15, la Femme de son mari. Gymnase, 8 h. 45, les Deux Vestales.

Vaudeville, 8 h. 30, la Revue. Châtelet, 8 h., le Tour du Monde en 80 jours.

Mardi, mercredi, samedi et dimanche (matinée samedi et dimanche).

Palais-Royal, 8 h., au Madame et son filleul. Trianon-Lyrique, samedi, 8 h., la Petite Mariée.

Ambigu, 8 h. 30, le Maître de forges. Antoine, 8 h. 25, M. Bourdin, profiteur.

Michiel, 8 h. 30, Plus ça change... Réjane, 8 h. 30, Une revue chez Réjane (Vera Sergine, Harry Baur ; Parysis, Signoret).

jeune Myrka, etc., Boucot). Gros succès ! Renaissance, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer ? Porte-Saint-Martin, 8 h., le Chemineau.

Cluny, 8 h. 30, le Trombone de madame. Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle Nuit ou le Dérailé.

Femina, 8 h., Sappho. Grand-Guignol, 8 h. 30, Taïaut ! la Petite Maud. Scala, 8 h. 30, le Sursis.

### MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim. Gaumont-Palace, aujourd'hui, relâche ; demain jeudi, à 2 h. 15 et 8 h. 15, Pasquale.

Loc. 4, r. Forest, 10 à 12 et 15 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

### CINEMAS

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

## LA VIE DES FRANÇAISES DANS LES CELLULES D'ALLEMAGNE

Deux Françaises, Mme Jeanne Six et Mme Marie Gérard, arrêtées par nos ennemis sous l'inculpation d'espionnage, ont subi en Allemagne une longue détention. La première, pour avoir ravitaillé nos soldats et transporté des lettres en territoire envahi, a été frappée de onze mois de cellule ; la seconde, pour des « crimes » analogues, a fait sept mois de la même peine.

Toutes deux, rapatriées par la Suisse, ont pu nous donner des détails précis et véridiques, sur les rigueurs du régime qui leur a été imposé et sur la méthode allemande qui tire parti des prisonniers, en les mettant pratiquement aux travaux forcés.

C'est la discipline dans tout ce qu'elle a de froid et de cruel, nous dit l'une d'elles. L'encellulement ne tolère d'autre atténuation qu'une sortie d'une demi-heure par jour, le matin de 8 h. à 8 h. 30. La nourriture était horrible. Elle n'a pas dû s'améliorer depuis. Le matin, une espèce de tisane tiède, naturellement sans sucre ; à midi, une gamelle de maïs dans lequel on incorpore de la rhubarbe cuite ; le soir, une soupe pleine de terre, faite avec des feuilles de chou émincées au coupe-racines et non nettoyées. Pour toute la journée, un seul morceau de pain qui serait déjà insuffisant pour un repas.

Pour traiter une pleurésie contractée dans ma cellule glacée, le directeur de la prison m'ordonna de me coucher sur le ventre pendant neuf jours. Comme je demandais de la teinture d'iode, il me fut répondu que les quantités disponibles étaient réservées pour les soldats.

On exigeait de chacune de nous un travail qui commençait à 4 h. 1/2 le matin, et se prolongeait jusqu'à 9 heures du soir. Pour confectionner des pantalons militaires — avec des tissus français, car je reconstruis du drapeau de Sedan — on installa une machine à coudre dans chaque cellule.

— Mais la lumière ?

— Nous avions l'électricité. L'Allemagne se flatte d'être un pays de progrès même



COMBATTANTE

PRISONNIÈRE

dans l'aménagement de ses prisons. Ma cellule, mesurant 2 mètres sur 3 m. 20, était d'une propreté rigoureuse. En entrant, le directeur nous avait prévenues que des choses faisaient défaut, telles que le savon, dont on nous donnait en effet un morceau microscopique tous les trois mois environ, et le linge, notre chemise ne devant être changée que toutes les trois semaines.

C'est dans la prison de Hagenau qu'est enfermée la comtesse Geny, condamnée à onze ans de cellule parce que sa femme de chambre, dans son château près de Badonvillers, avait été surprise en train d'agiter son mouchoir devant un poste français.

Une dame, pour avoir hébergé sa tante, venant de Belgique, a été condamnée à dix-huit mois de cellule ; sa parente fut condamnée à vingt et un mois.

Toutes travaillent pour les fournitures militaires et chacune est rétribuée à raison de quatre pfennigs par jour. L'isolement est absolu. Pendant la sortie, il est rigoureusement défendu aux détenues de se parler ou d'échanger des signes. Pour plus de précautions, on les oblige à marcher à trois mètres l'une de l'autre.

Mme Gérard, qui est allée de la prison de Siesbourg au camp de Holzminden, nous parle ensuite de la vie à l'intérieur des baraques, d'où l'on ne peut sortir que de midi à trois heures, sous la surveillance de soldats.

C'est dans ce camp que fut amené un prisonnier russe capturé dans les tranchées de première ligne. Sous la douche obligatoire, on s'aperçut que ce combattant de forte taille était une femme, une de ces amazones intrépides qui ont juré de montrer l'exemple les armes à la main. Cidessous nous en donnons la photographie.

On retira à celle-ci son uniforme. C'est en pleurant qu'elle reprit des vêtements féminins et qu'elle se mit aux humbles occupations des prisonnières. — R. V.

## Le déserteur Cochon interrogé

L'interrogatoire du déserteur Cochon, qui avait été interrompu par suite d'une indisposition de l'inculpé, a été repris, hier après-midi, par le capitaine Bouchardon.

Cochon a remis à l'officier instructeur un véritable mémoire, où il expose les raisons qui l'ont amené à ne pas rejoindre son corps, sa permission achevée.

Le secrétaire général du Syndicat des Locataires a protesté véhémentement contre le récit de son arrestation où on le représente se cachant sous le costume féminin, rue Donizetti, à Auteuil.

Jamais, dit-il, je n'ai recouru à ce moyen pour échapper aux recherches de la police. Je me suis borné à faire tondre ma chevelure et à sacrifier ma moustache.

Aujourd'hui, le capitaine Bouchardon entendra les complices, Germaine Chatel et la femme Rey.

## APPARTEMENTS MEUBLÉS

Si vous cherchez appartements ou bureaux, louez-les non meublés, et adressez-vous aux Etablissements JANIARD (fondés en 1880), rue Rochecouart, 61, qui les meubleront à votre goût, en feront l'installation complète ou location. — Vente, achat, location de mobiliers et bureaux de tous styles.



## LA PUBLICITÉ

ne crée pas le succès là où il n'y a pas d'éléments de succès. Elle ne fait qu'accélérer et augmenter le succès des produits qui en sont dignes.

## EXCELSIOR

## ANNONCEURS !...

Vous êtes-vous aperçus de l'impulsion nouvelle donnée à ce journal? — Profitez-en...

LA REVUE DE LA DIVISION ALPINE PAR LE G<sup>e</sup> FRANCHET D'ESPEREY

LE COMMANDANT DU GROUPE DES ARMÉES DU NORD, SUR LE PERRON DU CHATEAU, VIENT SALUER LE DRAPEAU DES CHASSEURS

La division alpine que commande le général Brissaud-Desmaitet et qui défila dans Paris, le 14 juillet, a participé récemment aux attaques du Chemin-des-Dames. A son retour des tranchées, elle fut passée en revue par le général Franchet d'Esperey, qu'ac-

compagnaient les membres de la mission militaire chinoise et qui procéda à une remise de décorations. On sait, que le glorieux drapeau des chasseurs à pied, décoré de la médaille militaire et de la Légion d'honneur, est confié à la garde de la division alpine.

## PETITES ANNONCES

(Réception des ordres au guichet et par correspondance)

11, boulevard des Italiens (2<sup>e</sup>)

Tél. : Central 80-88. Adresse télégr. : Hugmin-Paris.

Nous rappelons que, par décision gouvernementale prise dans un but de sécurité nationale, les « PETITES ANNONCES » doivent être soumises au préalable au VISA DU COMMISSAIRE DE POLICE au lieu de résidence de l'auteur de l'annonce.

Les personnes qui ont à faire paraître des « Petites Annonces » devront présenter auparavant leur texte au commissaire de police de leur quartier, à Paris, et, en province, au commissariat spécialement désigné à cet effet par la préfecture.

La ligne se compose de 38 lettres ou signes

DEMANDES D'EMPLOI 4 fr. la ligne.

Demande représentant commerce et industrie.

D. Ecrire Clément et C<sup>ie</sup>, Saragosse (Espagne).

EX-CUISINIER dans maison princière (collaborateur, 50 ans) demande place gérant dans hôtel ou restaurant. Ecrire Antoine Chaper, Café Therminal, Carcassonne (Aude).

LEONS 4 fr. la ligne.

Sténodactylo, prix modérés. 6, rue Voltaire, Paris.

Angl. exp. don. lec. méth. rap. Hubert, 9, r. St-Denis, Lec. piano et chant. Prix guerre, 66, Bd Clichy, Paris.

COURS, INSTITUTIONS 2 fr. la ligne.

SITUATION d'avenir obtenue après quelques mois d'études pratiques à l'École PIGIER, 53, r. de Rivoli, 10, boul. Poissonnière; 147, r. de Rennes, Paris.

ÉCOLE ROY, 7, rue Lagrange, Paris (5<sup>e</sup>). Sténographie, Dactylogr., Comptab., Commerce, Langues.

APPARTEMENTS MEUBLÉS 4 fr. 50 la ligne.

Agence Madeleine, 18, r. Royale, Indique gratuit.

A tous appartem. meublés à louer dans tout Paris.

PENSIONS DE FAMILLE 4 fr. 50 la ligne.

Dans jol. chât. on prend pens.; chas. pêche, canot, b. parc. Prix mod. Maubland, Evreux (Eure).

Auvergne. Château, conf. mod., magn. parc, eau, vue idéale. Aug. Lasticas, Lussat (Puy-de-D.).

LOCATIONS 4 fr. 50 la ligne.

Lab. meubl., chasses giboyeuses, 300, 500, 800 h., chevreaux, étang. Duviol, Fénéry (2-Sèvres).

ALIMENTATION 4 fr. 50 la ligne.

Beurre normand, qualité extra : postal 10 kilogr., 61 fr.; 5 kilogr., 31 fr.; 3 kilogr., 20 fr. Contre mandat. — Girault, Equeurdreville (Manche).

10 litres Huile d'olive vierge, douce, 1<sup>re</sup> pression, 1 franc, contre mandat-poste 39 fr. 60. Nierat et Cerisier, 12, rue d'Espagne, Tunis.

S. Ganem fils, à Sousse (Tunisie), exportateur huile d'olive extra garantie pure. Coût postal 10 kilogr. 38 fr. 50 franco, contre remboursement.

Huile d'olive gar. pure sup. ou huile de table parfaite, la plus douce, 10 litres 1<sup>er</sup> c. mand. ou remb. de 44,75. Louis Bernard, Sorgues (Vaucluse).

OCCASIONS 4 fr. 50 la ligne.

Je me charge des éditions, romans, vers, imp. de guerre. Ecr. p. rend.-v<sup>o</sup> : Villiers, 50, r. de Douai.

Tarif 1917 franco

HYGIÈNE DE L'HABITATION ET DE L'USINE

Appareils Bébés pour Pouponnières

Bains et Douches médicaux Bidets nouveaux

MM. GIRARDOT-VINCENT 19, rue Mignonville, Paris (Tél. Wagram 62-80)

JE FABRIQUE ET JE VENDS : Vêtements Imper-

meubles gabardine. Veston 38 fr. Pardessus rain, 48 fr. Echantillon contre 6 fr. 45. — THIRA, 16, rue des Maillois-Sarrazin, Rouen (Seine-Inf.)

Chapeaux récl. mod. gde mais. val. 50 à 70 fr. Prix uniq. n<sup>o</sup> 2 frs, 29 et 39 fr. Yvette, 18, r. Vignon.

Achetons vieux tuyaux, chaudières, radiateurs bords, etc. Vincent, 19, rue Mironville, Paris.

CHIENS 2 fr. la ligne.

ÉTABLISSEMENT D'ÉLEVAGE MARETTE, ouvert tous les jours, à 7 minutes du Métro Vincennes, 131, Bd Hôtel-Ville, Montreuil (S.), téléphone 225. Centaine chiens policiers ttes races; chiens guerre et fox ratiers. Chiens luxe nains; prix avantageux. Expéditions tous pays. Garanties. English spoken.

Grand choix de policiers et chiens de toutes races. Galut, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. Tél. 53.

Petits loulous Poméranie, Briffe, 5, F<sup>e</sup> St-Martin.

Policiers, fox, boules, cockers, bassets, loulous. Chénit National, 6, impasse des Sureau, Saint-Maurice (Seine), téléphone 01.

M<sup>lle</sup> LONGON, 2, pl. Leroy-Beaulieu, à Lisieux, a un élevage exclusif de loulous nains et minusc. Tr. important issus champions et ayant obtenu nombre. prix France et étranger. Teintes : marron, noir, orange, sable et blanc. Grande valeur, nombreux chiots, rare beauté. Prix intéressants.

A vendre jolie chienne loulou marron, deux mois, Groeters, 24, rue de Paix, Paris.

Jol. loulous ttes nuances, prix avantageux. M<sup>me</sup> Lamy, 44 bis, rue la Voûte, Paris (métro Vincennes).

CHEVAUX, VOITURES et HARNAIS 2 fr. la ligne.

Chevaux à louer : 10, pass. Genty (12<sup>e</sup>). Rog. 72-85.

AUTOMOBILES 2 fr. la ligne.

A louer gros camions autos : Emress, Turgan, De Dion, Mulag, Peugeot 1914, 6 r. Raspail, Levallois.

ÉLEVAGE 2 fr. la ligne.

Pour vous créer sérieux revenus par petits élevages lucratifs, écr. à G. Poteriet, à Lisieux (Calv.).

DIVERS 2 fr. la ligne.

CHAUFFAGE A BON MARCHÉ

Beaux ronds bois durs, secs, 33 centimètres de longueur, depuis 160 francs les 4.000 kilos, rendus en cave. — Les Combustibles Économiques de Paris, 79, rue des Dames.

ECONOMES, demandez aujourd'hui à l'Unité, rue de Belfort, Besançon, son catalogue gratuit de livres pratiques, d'articles utiles et produits alimentaires pour combattre la vie chère.

BOIS DE CHAUFFAGE

Essences dures coupé à 0,38 long., 165 fr., compris descente en cave. — Wallart, 238, rue de Tolbiac.

GRAPHOLOGIE 2 fr. la ligne.

CHARACTÈRE, aptitudes, etc. par l'écriture : 3 fr. Rien de la chirom. 2 à 7 h., tous les jours, dim. et fêtes ou écrire. Mme Lismartres, 28, rue Vauquelin, Paris (5<sup>e</sup>).

VILLÉGIATURES

Sur la Côte d'Azur

NICE HOTEL GRIMALDI. Dern. confort. Séjour d'automne. Recommandé aux familles.

NICE HOTEL DU LUXEMBOURG. Promenade des Anglais. — Ouvert toute l'année. HOTEL DES ÉTRANGERS. Même propriétaire.

NICE HOTEL O'CONNOR, sur jardin. Séjour d'automne. Arrangements pour familles.

NICE L'Office de la Côte d'Azur, av. des Phocéens, publie la liste officielle des étrangers. Renseign. sur tout et toute la Riviera. — Reçoit les abonnements pour Excelsior.

La Montagne

VERNET-LES-BAINS (Pyr.-Orient.) Établissement thermal ouvert toute l'année. Eau sulfureuse. HOTEL DU PORTUGAL. Villas. SENEGRÉ, directeur.

La Mer

VILLERVILLE Le GRAND HOTEL BELLEVUE est ouvert. — Paul Gautier, propriétaire.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Voluamard.

Mauvaises Digestions. Migraines

Défaillances. Vertiges. Faiblesses

sont immédiatement soulagées avec les délicieuses

Pastilles MÉLISSIA

Toute personne sujette à ces maux doit avoir sur elle une boîte de Pastilles Méliissia, bons expts, possédant toutes les qualités et les propriétés de la célèbre EAU DE MÉLISSE des CARMES, qui entre dans leur composition. Rien ne vaut pour les estomacs difficiles et laborieux l'usage quotidien des Pastilles Méliissia.

Gros : DROGUERIE CENTRALE DU SUD-OUEST, Maison G. Thomas, AGEN

Détail : PHARMACIE CH. ROULLIER, 44, rue Montesquieu, AGEN

La boîte, 2 fr. 15 franco par poste.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

Dépôt à PARIS : Ph<sup>ie</sup> PLANCHE, 2, rue de l'Arrivée

Ecole de Chauffeurs-Mécaniciens reconnue la meilleure de Paris, la moins chère. Brevets militaires et civils. — BELSER, 144, rue de Tocqueville, Téléphone Wagram 93-40.

L'ÉTÉ TONI-DEPURATIF

Gout excellent — Bonne Digestion

C'est la MORUBILINE

Convalescents, Anémiques, Scrofuleux, Bronchitiques, Tuberculeux, etc.

1/2 flacon 3.50. Flacon 6 francs franco poste. Notice gratis

PHARMACIE du PRINTEMPS, 32, r. Joubert, Paris et toutes Pharmacies.

Machines coudre SINGER

Siège Social 102, rue Renard, PARIS

Maladies de la Femme

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres maux qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.

Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Hémmoragies, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY, toutes Pharmacies : 4 fr. le flacon ; 4 fr. 80 franco gare. Les 3 flacons, 12 fr. franco contre mandat-poste adressé à Pharm<sup>ie</sup> Mac. DUMONTIER, Rouen. (Notice contenant renseignements gratuits) 235

Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.